Zeitschrift: Revue syndicale suisse : organe de l'Union syndicale suisse
Herausgeber: Union syndicale suisse
Band: 36 (1944)
Heft: 11

Artikel: La littérature pour la jeunesse
Autor: Jeanneret, Paul-Henri
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-384409

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 13.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

La littérature pour la jeunesse.

Par *Paul-Henri Jeanneret.*

Tâche belle, mais périlleuse, que de parler des lectures pour la jeunesse. Il ne suffit pas de s'intéresser à un sujet pour être capable de le traiter comme il convient, et devant ma page encore blanche, je me sens assailli de doutes. Mon métier me permet bien, dans une certaine mesure, de contrôler les lectures des jeunes et me donne l'occasion de connaître leurs goûts; mais les jeunes sont secrets et souples, tout aussi capables de dissimuler leurs préférences que de feindre de faux enthousiasmes pour vous faire plaisir et préserver leur liberté intérieure. De plus, autre chose est de conseiller des lectures à ses élèves, autre chose est de proposer à à des bibliothécaires une liste d'ouvrages recommandables, adaptés à l'âge et au sexe des adolescents, dans une classification bien nette, qui puisse trouver immédiatement son application pratique.

Un moment, intimidé par ma tâche, j'eus la tentation de courir à la bibliothèque, pour me documenter et trouver des appuis auprès d'autorités qualifiées. Puis j'ai préféré tout simplement m'interroger. Je me suis replongé dans mon enfance, au temps où, après avoir dévissé la calotte de porcelaine du commutateur, j'avais installé une conduite fort sommaire pour alimenter une ampoule juste au-dessus de mon lit, avec un interrupteur formé d'une barre de « mécano » et d'un petit cylindre de bois qui me permettait de l'amener sur la borne de contact sans m'électriser. J'aimais à bricoler, mais la lecture était ma grande passion. Trop souvent, grâce à mon installation qu'un service de contrôle aurait interdite à juste titre, j'ai prolongé mes veilles très avant la nuit. Et pourquoi? Oserai-je le dire? Des « Semaines de Suzette », des « Bécassines » qu'une camarade de jeu de la maison me prêtait, des images d'Epinal, des livraisons hebdomadaires illustrées où les romans historiques alternaient avec les récits d'aventures, les contes orientaux et les histoires de cambrioleurs. J'abordai la Bibliothèque rose avec les « Orphelins bernois », mon premier contact avec une collection bien connue dont j'épuisai tous les chefs-d'œuvre. Puis m'attirèrent les lourds livres rouges à titres dorés que mon père n'avait jamais exclus de sa petite bibliothèque, où ils voisinaient avec l'« Encyclopédie socialiste » habillée de cuir souple de Compère-Morel, et des suppléments reliés de la « Petite Illustration ». La plupart contenaient des histoires édifiantes prouvant qu'avec de l'honnêteté et de la persévérance, un jeune homme pauvre et malheureux parvient à coup sûr au bonheur. Déroulerai-je plus longuement le film de mes lectures? Plus je m'éloigne des débuts, plus mes souvenirs se confondent. C'est un enchevêtrement où sur-

gissent avec un relief particulier Robinson Crusoé, Bas-de-Cuir et les Sioux, Rémi, fils d'un vaincu, l'oncle Tom, les héros des légendes grecques et surtout les bien-aimés Jules Verne, avec leur reliure fatiguée et leurs pages jaunies et nauséabondes que chaque semaine, à raison de deux à la fois — comme c'était peu, et quelle déception quand la « suite » n'était pas disponible — j'allais conquérir à la bibliothèque municipale. Je revois aussi le « Fram » aux prises avec la banquise, Sven Hedin parcourant le mystérieux Tibet, Livingstone dans la brousse africaine, Gulliver se défendant bravement contre la guêpe, Vitalis avec son caniche et son singe. Quel univers multiforme où l'enfant puisait ses premières images du vaste monde, plus attentif aux objets et aux actes qu'aux leçons morales, mais touché jusqu'aux larmes par le malheur de ses héros favoris. Puis le merveilleux univers où tous les sens participaient encore à l'exploration, où le pouvoir magique d'une sensibilité à peine éveillée suscitait tous les prestiges du réel — en les auréolant — s'évanouit. L'œuvre m'intéressa pour elle-même, alors que naguère j'étais sensible à l'éclat de la reliure, à l'éloquence des illustrations et surtout à l'odeur du livre. Je respirais littéralement l'air vicié des taudis dans les « Orphelins bernois », la fraîcheur champêtre dans un touchant récit dont le héros s'appelait Sylvestre, la brise marine et l'humidité bretonne dans une histoire de mousse. La colle du brochage, les mains qui les avaient feuilletés, les armoires où ils avaient séjourné, avaient attaché à ces livres un relent caractéristique qui devenait pour moi le climat même du récit, inséparable du texte. Hélas, en grandissant, la bête magique se discipline, les sens ne s'engagent plus en commun dans l'aventure, le livre appartient désormais tout entier aux yeux et à l'intellect. Il peut éveiller les passions, mais c'est toujours d'abord la tête qui travaille; l'adolescent peut aborder les œuvres dont on parle dans les manuels littéraires.

*

Quel est le caractère dominant des premières lectures que je viens sommairement de passer en revue? En fait, il n'y en a point. On y trouve tous les genres et tous les degrés de qualité, du pire au meilleur. J'ai interrogé mes amis sur leurs propres expériences: eux aussi ont commencé par dévorer sans choix tout ce qui leur tombait entre les mains. Il semble qu'une fois la passion de la lecture éveillée, elle se satisfasse pendant longtemps de tout ce qui sort l'enfant de son univers habituel, et peu lui importe le genre d'évasion, il faut qu'il s'évade. Faut-il désirer que cette évasion soit dirigée, que le jeune lecteur soit mené par des chemins tout tracés par les adultes, en vue de le conduire sagement dans les jardins artificiels d'une éthique traditionnelle? Ce n'est pas mon opinion. Quand il se précipite dans la lecture, l'enfant cherche à agrandir son champ d'expériences; à nourrir avant tout une imagination qui ne se contente plus du jeu puéril: « Moi j'étais

le chef de gare et toi tu faisais le train... » Vivre dans la peau d'un autre, fouler le sable brûlant, frémir aux chocs de la banquise, manier les pierreries avec Aladin, respirer l'odeur des grands bois américains, pleurer avec Evangéline sur les malheurs des Noirs, voilà ce qui importe. Comme le bébé qui fait ses premiers pas aime à s'échapper du logis, voire à s'aventurer dans les rues inconnues pour trouver des émotions nouvelles, le jeune liseur se donne corps et âme à l'exploration du monde. Tout lui devient spectacle, occasion d'éprouver ses sens, mais non son sens moral. On redoute l'influence d'une part de cette littérature à bon marché qui plonge l'enfant dans une atmosphère de violence et de crime, d'autre part de ces œuvres édifiantes qui consacrent les privilèges des riches, à condition que ceux-ci sachent encourager les malheureux dans la détresse et leur témoigner une pitié bienveillante, nuancée de condescendance. A mon avis, il est inutile de prononcer des exclusives et de mettre à l'index quelque genre que ce soit. On ne voudrait pas empêcher son enfant de jouer dans la rue parce qu'il y pourra rencontrer de mauvais exemples. On préférera l'élever de telle sorte qu'une atmosphère de confiance réciproque permette de contrôler ses expériences et de redresser ce qui doit être redressé. On ne commencera de s'inquiéter qu'au moment où, s'étant choisi un camarade devenu son inséparable, l'enfant se ferme et ne parle plus que de choses indifférentes. Alors il s'agit de prendre des renseignements sur l'« ami » et, suivant les cas, d'encourager ou de briser — si on le peut — ce commerce d'amitié. On ne doit pas agir autrement avec le lecteur novice. Il faut le laisser faire ses expériences et ne pas déplorer qu'il perde des heures à des lectures qui nous paraissent — à nous adultes qui avons oublié le climat de notre enfance — insignifiantes ou au contraire redoutables par l'atmosphère où elles plongent l'enfant. Quand je lisais — et je ne pense pas être une exception — je ne me posais pas le problème du bien et du mal. La lecture m'était un spectacle: j'aimais à voir punir les méchants et triompher les bons, mais l'action elle-même, le rythme du récit, la couleur des paysages où il se déroulait, me touchaient bien davantage. Ce sont les adultes qui veulent à toute force voir dans les héros de roman des exemples. Tant que les lectures sont variées, l'enfant y trouve avant tout l'univers plus vaste que son imagination livrée à elle-même n'aurait pas su convoquer entre les quatre murs de sa chambre. Le mal s'y mêle au bien dans la même proportion que dans la vie; un enfant élevé comme il faut n'y court pas plus de risques que dans la rue ou les fréquentations parfois malheureuses de l'école. La *variété*, voilà ce qu'il importe de proposer à l'enfant au cours de ses premières lectures. Laissez-le choisir. Son besoin inné du changement l'incitera tout naturellement à aborder tous les genres. Sans doute vaudra-t-il mieux qu'il ne connût que les meilleures choses, qu'il ne passât pas des heures entières à s'abîmer les yeux sur des brochures mal imprimées ne contenant que des textes d'une

valeur médiocre et du style le plus contestable. Mais sommes-nous sûrs que l'enfant goûtera vraiment les meilleurs textes pour leurs qualités intrinsèques et qu'il ne découvrira pas de quoi enrichir sa sensibilité même dans les pires banalités. Chacun sait que les jouets les plus beaux et les plus ingénieux l'occupaient naguère bien moins que les bouts de bois qu'il transformait à son gré en planeurs, en manettes de machines compliquées dont lui seul savait l'usage, en soldats ou en billets de chemin de fer. Laissons-le jardiner. Une libre pérégrination lui donnera le goût de la lecture. C'est l'essentiel. Il serait intéressant de savoir combien d'enfants ont détesté les livres pour s'être vu imposer des lectures édifiantes. Toutefois, la liberté totale implique un écueil: elle n'offre pas d'obstacle à la naissance des habitudes. Or, dans la lecture comme dans toutes les passions, l'habitude est un péril. Elle automatise l'individu et le limite dangereusement. S'il ne faut donc pas craindre de laisser l'enfant lire tout ce qui se propose à lui dans la littérature enfantine, il est indispensable de l'empêcher de se limiter à un seul genre. C'est, selon moi, le seul inconvénient de ces publications hebdomadaires de qualité souvent si médiocre. Elles sont d'accès trop facile et s'imposent bientôt au curieux d'aventures. Un hasard heureux, un conseil d'ami, un livre dont le maître aura parlé à l'école, pourront brusquement ôter tout prestige à la collection chérie jusque-là, mais ils se peut aussi que ce hasard ne se produise pas, et le lecteur s'enlise. C'est ici qu'il convient, me semble-t-il, de faire intervenir le bibliothécaire.

*

Si je disposais des crédits nécessaires, voici comment je me proposerais de donner aux enfants le goût de la lecture, en les préservant d'influences dangereuses. J'achèterais dans un endroit plutôt éloigné du centre de la ville, mais facilement accessible, un terrain bordé à une extrémité de beaux grands arbres. Je le diviserais en trois parties inégales. La plus grande, au milieu, serait transformée en une vaste place de jeu. Sous les arbres, j'aménagerais une petite scène adaptée aussi bien aux représentations théâtrales qu'aux concerts. A l'autre extrémité se dresseraient les locaux de la bibliothèque dans l'architecture qui vous plaira, avec portique à colonnes du côté de la place de jeu et des grandes baies vitrées de l'autre, donnant sur un lac ou des verdures quelconques. Dans le hall, qu'un peintre aura décoré de fresques inspirées des chefs-d'œuvre les meilleurs de la littérature enfantine, on verra d'abord de grands robinets étincelants disposés en couronne sur une vasque. Il faudra que les enfants s'habituent à les considérer comme les clefs du royaume des livres dont on verra éclater les reliures multicolores à travers les grandes portes vitrées de la salle de lecture. En effet, avant de toucher aux volumes mis librement à leur disposition sur des rayons à leur portée, les enfants devront montrer patte blanche. Les meubles de la salle seront disposés de telle sorte qu'on puisse s'isoler

ou, au contraire, se grouper autour d'un livre dont on voudra regarder les images en commun. Les genres — romans d'aventures, récits de voyages, romans policiers, contes et légendes, etc. — se distingueront par la couleur de la reliure. Sur des fiches individuelles, le bibliothécaire notera non pas les titres des ouvrages choisis, mais leur couleur. Il prendra garde que la fiche ne se charge pas d'une seule teinte: il pourrait même fixer une limite et défendre qu'on reprenne un volume du genre préféré avant d'avoir tenté un certain nombre d'incursions dans d'autres domaines. Dans un coin de la salle, une vaste armoire vitrée contiendrait toutes sortes de costumes et de masques à la disposition des petits lecteurs, mais seulement pour jouer, dans un local réservé à cet effet, de petites scènes inspirées de leurs lectures. Une surveillance discrète enregistrerait les réussites et l'on aiderait les plus entreprenants à monter des spectacles plus importants sur la scène du bocage. Qui lit, aime aussi parfois à écrire, et plus d'une pièce conçue et montée par les enfants eux-mêmes vaudraient bien les saynètes souvent assommantes rédigées à leur intention par des adultes incapables de se placer à leur niveau.

L'accès de ce royaume, où le jeu en plein air se proposerait d'abord et l'évasion dans les livres seulement au second plan, serait ouvert à tous, mais non pas gratuitement. L'organisation serait telle qu'elle rendrait nécessaire le concours des enfants dans de nombreux petits travaux: service de livres à domicile pour les malades, remise en état du matériel, surveillances diverses — les enfants sont d'excellents policiers quand on les pique au jeu. Jamais de tâches accablantes, mais des obligations. La carte de collaborateur attitré, délivrée à chacun, mais retirée en cas d'indiscipline ou de manquements graves, mettrait tous ces trésors à la disposition des enfants, en impliquant toutefois l'acceptation de certaines responsabilités, l'abandon d'une petite part de sa liberté au profit de tous.

Me pardonnez-vous d'avoir rêvé tout haut? J'ose le croire, puisque vous êtes tous convaincus — du moins je l'espère — qu'avec de la bonne volonté il ne serait pas difficile de mettre au service de l'homme les ressources immenses de la civilisation moderne. Ce qui paraît irréalisable dans les conditions actuelles, deviendra facile dans un monde où l'intérêt de la collectivité prévaudra sur les cupidités individuelles. Et les événements semblent nous porter vers ce monde nouveau à l'avènement duquel la classe ouvrière et ses organisations ne cessent de travailler. Pourquoi donc ne pas poser déjà maintenant des jalons en vue de l'avenir?

Mais que pouvons-nous faire dans les circonstances actuelles? Parmi les volumes que, dans une salle plus ou moins accueillante, plus ou moins bien éclairée, plus ou moins bien aérée, vous distribuez chaque semaine à des lecteurs qui les emportent ou qui s'installent à une table pour les consulter, vous ne disposez pas, sans doute, d'une collection d'ouvrages spécialement destinés à la

jeunesse. Et vous vous étonnez peut-être de m'avoir tant entendu parler des enfants jusqu'ici, alors que vous songiez aux adolescents que vous voyez défiler parmi votre clientèle habituelle! N'est-ce pas aussi aux tout jeunes lecteurs cependant qu'une bibliothèque ouvrière devrait être destinée? Dans les milieux aisés, soit par goût véritable, soit par snobisme, il est d'usage d'avoir une bibliothèque personnelle, et tout fumoir digne de ce nom doit au moins contenir quelques rayons chargés de belles reliures. Les enfants des riches ou des intellectuels trouvent tout naturellement l'occasion d'entrer en contact avec les livres. Ils feuillettent ceux de la bibliothèque paternelle, ils en reçoivent beaucoup en cadeaux. De plus, personne ne leur reproche les heures qu'ils passent à lire. Dans les milieux ouvriers, il en va tout autrement. Il est plus rare d'y rencontrer une bibliothèque familiale, et la lecture y est considérée très souvent comme une perte de temps pure et simple. Là où les heures de travail rapportent peu, il est normal que le temps prenne de la valeur et qu'on cherche à tirer parti même des forces les plus jeunes pour compléter les ressources du foyer. Comment un enfant d'ouvrier placé dans ces conditions pourra-t-il connaître les joies du liseur? Par les livres que lui prêteront, s'ils le veulent bien, ses camarades, par ceux qu'il trouvera éventuellement dans une bibliothèque de classe, enfin par ces brochures bon marché qu'au hasard des bons et des mauvais conseils il achètera en cachette au kiosque du coin. J'excepte ici intentionnellement les bibliothèques publiques, dont la plupart des enfants ignorent les trésors, et qui exigent en général un tribut pour les livres à leur curiosité. Une bibliothèque ouvrière devrait pouvoir mettre une salle de lecture agréable avec des collections très variées à la disposition des enfants de ses abonnés. Son ou ses responsables s'efforceraient d'entretenir le contact entre le public et la bibliothèque par des causeries, des visites guidées qui révèleraient aux ouvriers les richesses qu'ils ignorent la plupart du temps, faute de directives. On leur montrerait tout ce qu'on peut tirer de la lecture lorsqu'on sait étendre le cercle de sa curiosité et de ne pas se confiner dans un genre. Ils comprendraient du même coup pourquoi il faut laisser lire leurs enfants et ils seraient très heureux de savoir où les envoyer par les jours de pluie, avec la certitude de ne pas les exposer à de mauvaises influences.

*

A quel âge abandonne-t-on les lectures enfantines pour la littérature de l'adolescence? Il est difficile de le préciser. La limite varie avec celle du développement intellectuel. L'âge physique et l'âge mental coïncident rarement. L'on trouve des enfants de 10 ans capables d'efforts intellectuels qu'on ne demande qu'à des adolescents, comme aussi l'inverse. Il est donc oiseux de se poser la question. L'essentiel est moins d'établir des catégories d'âge que d'offrir aux jeunes lecteurs l'occasion de passer d'un genre à l'autre

au moment où ils en sentent le besoin. Pour ma part, je suis incapable de dire à quel moment j'ai pris goût aux œuvres d'une vraie valeur littéraire. Je sais seulement qu'on m'offrit à l'âge de 16 ans les œuvres complètes de Molière. Ce cadeau m'ouvrit le monde enchanté de la grande littérature et, dès lors, j'oubliai tout ce qui faisait mon bonheur jusque-là pour me mettre à explorer ce nouvel univers.

Fils d'ouvrier, élevé dans une ville où les préoccupations utilitaires prévalent de beaucoup sur les préoccupations esthétiques, je ne trouvai guère l'occasion d'être guidé assez tôt dans mes lectures. Aussi accusais-je un certain retard dans ce domaine lorsque, ayant changé de localité, je me trouvai brusquement en contact avec des camarades beaucoup plus avancés que moi. Je ne suis pas certain d'avoir jamais comblé ce retard et il me reste comme un regret de n'avoir pas vécu telle joie dont m'entretenaient mes condisciples, tout simplement pour avoir abordé trop tard certaines œuvres qui m'eussent ravi à l'âge de la sensibilité épanouie. Il est *utile*, certes, de songer à dresser une liste d'ouvrage recommandables, mais n'oublions jamais que les enfants d'ouvriers sont généralement placés dans les conditions de culture les moins favorables. Ils ne sont pas les seuls du reste, et je connais tel milieu petit bourgeois, très aisé, où l'on ne voit pas un livre, à part la Bible, jamais ouverte, le psautier et quelques plats récits du terroir. Ce qu'il importe de créer, c'est un monde où tous ceux qui le désirent puissent accéder librement à tous les trésors de la connaissance. Vous devez vous consacrer d'abord à votre tâche immédiate, je le sais bien; mais ne perdez cependant pas de vue que votre travail ne sera jamais si beau ni si fécond que dans une société régénérée, fondée non sur la concurrence, mais sur la collaboration. En attendant, essayons d'examiner ce que nous pouvons faire tout de suite.

Je me suis livré à une petite enquête sur les lectures des élèves de l'école où j'ai l'honneur d'enseigner. Elle n'a qu'une valeur scientifique très relative, étant donné les conditions dans lesquelles elle fut entreprise. Je n'ai eu le temps ni de dresser un questionnaire précis, ni d'interroger moi-même tous les élèves. D'autre part, ceux-ci n'appartiennent pas à des milieux assez variés et ne sont pas assez nombreux pour être considérés comme représentatifs des classes d'âge examinées, s'étendant de la quinzième à la dix-huitième année. Néanmoins, le dépouillement de leurs listes de lectures m'a fourni, outre la confirmation de faits bien connus, quelques indications de détail dignes d'être relevées. Permettez-moi donc de vous en faire part brièvement.

Considérons d'abord les réponses des élèves de 14 à 15 ans, garçons et filles. Ils n'ont pas encore eu de leçons de littérature proprement dites; leur choix a donc dépendu de leurs impulsions propres, des suggestions de leurs camarades ou du milieu social. En me basant sur leurs listes, j'ai établi les catégories suivantes:

Romans d'aventures: Jules Verne, Curwood, London, F. Cooper, etc.
Romans sentimentaux: Delly, du Veuzit, S. Gagnebin, H. Bordeaux, H. Ardel, V. Cherbuliez, etc.
Romans historiques: « Ben-Hur », « L'Homme à l'Oreille cassée », « Notre-Dame de Paris », etc.
Romans du terroir et romans régionalistes: O. Huguenin, Ramuz, Zermatten, L. Hémon.
Récits moralisants: « Pollyana », « Le Petit Lord », « Du Cœur », « Histoires de Collège », etc.
Romans anglo-saxons: W. Deeping, Douglas, etc.
Romans policiers (inutile de fournir des exemples).
Récits de chasse et de voyages: H. de Monfreid, F. Blanchod, Kipling, etc.
Biographies (de musiciens, d'auteurs célèbres, d'explorateurs, etc.)
Contes et légendes: Contes de la Grèce, du moyen âge, d'Andersen, etc.
Actualités: « Churchill », « Hitler m'a dit », « Le Feu », « Les Croix de Bois », etc.
Littérature: Daudet, Balzac, Maupassant, Lamartine, etc.

D'emblée, l'arbitraire de ce classement apparaît. Plus d'un ouvrage aurait pu figurer soit dans l'une, soit dans l'autre de ces catégories, mais il fallait systématiser.

Comme on pouvait s'y attendre, les romans d'aventures figurent au premier rang chez les garçons, où ils forment environ le 70% du total des lectures, alors que chez les filles, les romans sentimentaux, représentant le 46%, occupent la place d'honneur. J'aurais cru trouver une proportion à peu près égale des uns et des autres pour chaque sexe, et c'eût été sans doute le cas si, parmi les garçons soumis à l'enquête, je n'en avais rencontré deux dont l'un citait 42 volumes de Gustave Aimard, 85 volumes de la Collection bleue, aventures et voyages, et 75 volumes de Buffallo Bill, l'autre 30 volumes du même genre, d'auteurs les plus divers et de la qualité la plus basse. Voilà bien le danger que je signalais tout à l'heure à propos des enfants: l'enracinement dans un seul genre. En fait, je puis déclarer que l'un de ces deux garçons, en tout cas, est un sujet difficile qui nous donnera et donnera à ses parents certains soucis. Mais je m'empresse d'ajouter qu'il appartient précisément à un milieu où l'on doit tout ignorer des livres.

Puis, classés par ordre de faveur décroissante, nous trouvons:

Chez les garçons:	*Chez les filles:*
Les romans sentimentaux.	Les romans d'aventures.
Les récits de voyages.	Les récits moralisants.
Les romans historiques.	La littérature proprement dite.
Les livres d'actualité.	Les romans régionalistes.
La littérature proprement dite.	Les romans historiques.
Les romans policiers.	Les romans anglo-saxons.
Les romans régionalistes.	Les contes.

Dans aucun genre il n'y a concordance entre les lectures des garçons et celles des filles, sauf en deux seuls, que je n'ai pas mentionnés à tel point ils sont peu goûtés l'un et l'autre: le théâtre et la biographie.

Chez les garçons, pas de contes, peu de récits moralisants, en revanche de la poésie (2 cas sur 20), ainsi que de l'histoire naturelle. Chez les filles, pas de poésie, pas d'histoire naturelle, peu de récits de voyage; par contre, un goût assez prononcé pour la littérature de qualité, preuve d'une maturité d'esprit plus avancée.

Exception faite des romans d'aventures pour les garçons et des romans sentimentaux pour les filles, l'on constate déjà à 15 ans une variété satisfaisante. Tout le travail de l'éducateur devra donc se borner à ramener à de plus justes proportions les deux catégories précitées. Il le fera en montrant aux garçons comme aux filles qu'ils sont victimes d'habitudes dont il ne sera pas difficile de les débarrasser, d'une part en les rendant attentifs à la triste uniformité de ce qu'ils lisent, d'autre part en leur proposant de bons livres du genre même qu'ils préfèrent, mais d'une qualité telle qu'ils les dégoûtent de tous les autres.

Pour les enfants qui restent à l'école et ont ainsi la chance d'entendre parler de littérature et de lire avec leur maître des extraits ou des pièces entières des meilleurs auteurs, la question se trouve résolue tout naturellement. L'enquête dans les degrés supérieurs le prouve, comme nous le verrons tout à l'heure. Il en est autrement des adolescents qui abandonnent l'école. Où trouveront-ils l'impulsion nécessaire? C'est ici que vous pouvez jouer un rôle. Mais je m'empresse de dire qu'il ne suffit pas d'établir une liste d'ouvrages recommandables. Devant une telle liste, le novice se sent désarmé; pour choisir, il faut connaître, et pour connaître, il faudrait lire. Il suffit, pour décourager un lecteur plein de bonnes intentions, qu'un choix aveugle lui impose quelques œuvres qui ne le touchent point. C'est pourquoi il m'apparaît indispensable que les ouvrages recommandés soient non seulement classés par genre, mais encore analysés et commentés brièvement et clairement. Bien plus, il faudrait que les jeunes lecteurs eussent l'occasion, comme ils la trouvent à l'école, d'entendre de petites conférences à leur portée, préparées soit par un adulte, soit par eux-mêmes, conférences suivies de discussions. Je suis toujours surpris de constater combien souvent même les enfants intelligents passent à côté des problèmes essentiels posés par l'ouvrage qu'ils analysent. Ils saisissent parfaitement le récit, ils comprennent l'enchaînement des faits, voire les ressorts des caractères, mais la signification profonde de l'œuvre leur échappe et ils placent un chef-d'œuvre au même niveau qu'une historiette. Je n'ai encore jamais vu un élève de 16 ans analyser par exemple le « Typhon » de Conrad autrement que n'importe quelle histoire de mer. Mais dès qu'il est rendu attentif aux qualités exceptionnelles de ce chef-d'œuvre, il com-

prend. Comprendre, c'est aimer; dès lors, il abandonnera les lectures banales. J'ai eu le plaisir de trouver la confirmation de ce fait dans une déclaration précise d'un élève que je m'étonnai de voir s'épanouir tout d'un coup. Il écrit: « J'ai laissé les Dumas et les romans d'aventures pour lire de bons auteurs — il se trompe en classant Dumas parmi les mauvais auteurs, mais le sens de sa pensée est clair — lorsque j'ai entendu la conférence de M... — une condisciple — sur « Graziella ». Effectivement, cette conférence, encore très puérile, avait été suivie d'un commentaire dans lequel j'avais essayé de faire comprendre pourquoi cette histoire d'amour méritait d'être étudiée du point de vue littéraire.

Vous voyez donc, Mesdames et Messieurs, le travail qui vous attend si vous voulez vraiment mettre les meilleurs livres à la portée des jeunes. Si vous ne vous sentez pas capables d'organiser vous-mêmes ces conférences, vous trouverez peut-être des camarades tout prêts à vous seconder. Il est urgent d'arracher les jeunes à l'envoûtement du cinéma, du jazz et du sport. La lecture pourrait nous y aider; mais puisque les jeunes ne vont que péniblement aux bibliothèques, que les bibliothèques et surtout les bibliothécaires aillent à eux.

Mais reprenons, si vous le voulez bien, l'examen des réponses d'élèves. Dans la catégorie supérieure — soit celle des sujets de 15 à 16 ans qui n'ont pas encore reçu non plus un enseignement littéraire, on ne remarque guère de notables différences ni dans la répartition des genres ni dans la qualité des ouvrages choisis. Mais la littérature proprement dite passe, chez les filles, au deuxième rang, alors qu'elle était au quatrième dans la catégorie inférieure. Le théâtre apparaît avec Molière et Corneille, de même que la poésie: « Jocelyn » et Verlaine.

Pour la littérature, le progrès est dû avant tout à la maturité d'esprit croissante, surtout des jeunes filles; pour le théâtre et la poésie, il faut le considérer comme le résultat des leçons de diction, au cours desquelles les adolescents ont l'occasion de prendre contact avec des œuvres de qualité, de les entendre expliquer, voire de leur prêter vie eux-mêmes. Personne n'est à même de bien comprendre une pièce de théâtre s'il ne la joue, s'il ne la voit jouer, ou s'il n'a du moins une certaine pratique du théâtre. J'ai souvent interrompu un élève au beau milieu de la lecture d'une scène pour lui demander comment il se représentait les acteurs et le geste qu'ils feraient à tel passage. J'ai toujours été stupéfait de constater que sa représentation était d'une extrême indigence, souvent même qu'il n'y en avait pas. Même les gestes sous-entendus par le texte ne sont pas imaginés. Ne nous étonnons donc point que le théâtre ne soit apprécié que peu à peu et seulement à la suite d'une initiation.

Quant à la poésie, on peut certes y être sensible directement, mais encore faut-il trouver l'occasion d'entrer en contact avec elle.

En essayant de chercher ce qui a déterminé le choix des lectures dans ces deux premières catégories d'âge, indépendamment des tendances propres à la nature des sexes, qui ont porté les uns vers l'aventure et les autres vers l'amourette, nous croyons avoir discerné les influences suivantes.

1° *Le milieu familial.* Comment expliquer autrement la faveur des romans anglo-saxons de Douglas, Cronin, W. Deeping, etc., ou le fait que certaines listes sont composées presque tout entières d'ouvrages publiés par la Guilde du Livre. Les adolescents ont lu ce qu'ils trouvaient chez eux.

2° *La radio et le cinéma.* J'ai relevé plusieurs fois les « Horizons perdus », dont le studio de Lausanne a donné une interprétation radiophonique, et « Qu'elle était verte ma Vallée », popularisé par un film.

3° *L'actualité.* Les garçons surtout sont sensibles à l'actualité. Ils s'intéressent à l'aviation: Saint-Exupéry, Ackermann; à la personnalité de Churchill, à Hitler. Mais, comme eux, plus d'une fille a lu la « Dernière Victoire », « Nuits sans Lune », « Je suis une vraie Norvégienne ».

Dans l'ensemble, rien d'anormal et nous n'avons pas à corriger le jeu de la vie. Ecole, milieu familial, société, tout concourt à conduire le lecteur à la variété indispensable. Nous n'avons à intervenir que si l'un ou l'autre de ces éléments fait défaut. Et, pour les enfants de la classe ouvrière, ce sont, la plupart du temps, le premier et le second: l'école et le milieu familial. Je vous ai déjà indiqué comment vous pouvez essayer de les suppléer.

Passons maintenant aux élèves de 16 à 17 ans bénéficiant de l'enseignement littéraire. Ici, l'influence de l'école éclate immédiatement. Chez les garçons, la littérature de qualité rejoint presque le roman d'aventures, et chez les filles, elle occupe le premier rang, avec le théâtre classique, alors que les romans sentimentaux reculent jusqu'au troisième, représentant à peine le 12% du nombre total des lectures. Cette place éminente donnée par les jeunes filles aux œuvres de valeur ne tient pas seulement au fait que leur goût s'est formé. Plus souples que les garçons, elles s'adaptent naturellement aux exigences de leur professeur de langue. Les garçons, eux, sont plus indépendants. L'un d'eux affirme même: « Tout en reconnaissant l'importance des livres classiques, j'estime qu'un jeune homme a avantage à lire les ouvrages se rapportant à sa profession future. Je lis pour m'instruire, non pour tuer le temps ou vivre dans un pays de rêve. » Et il cite toute une série d'ouvrages sur la technique commerciale et publicitaire. Une autre preuve de cette indépendance plus grande des garçons, c'est la place qu'ils laissent encore aux romans d'aventures. Remarquons toutefois qu'ils ne se contentent plus de Buffallo-Bill ni de Gustave Aimard. Ils recherchent London, Curwood, voire Conrad. Edgar Poë est lu, mais à peine apprécié. Il n'est en réalité pas encore à leur portée dans

la plupart de ses récits fantastiques. La poésie commence à étendre son empire, avant tout chez les jeunes filles. On voit apparaître les études critiques sur un écrivain, sur un musicien, sur un peintre. Mais si l'intellect s'élève, il faut constater aussi que certaines lectures dépendent de préoccupations moins éthérées. Un garçon m'avoue qu'il a lu une anthologie de pages voluptueuses; une jeune fille, un conte oriental du Dr J.-C. Mardrus. Faut-il s'indigner? J'estime cela normal, au contraire: qui n'a eu à cet âge des curiosités analogues? Cela prouve seulement la nécessité de donner aux adolescents une éducation sexuelle appropriée, destinée à atténuer l'importance des chocs qu'ils pourraient éprouver à de pareilles lectures.

Somme toute, déjà à ce degré, on constate un équilibre satisfaisant entre les genres, dû en bonne partie à l'influence des leçons de littérature et des conférences littéraires suivies de discussions. Et cet équilibre ne fait que s'affirmer dans le degré suivant, chez les élèves de 17 à 18 ans. Il est donc inutile de pousser plus avant notre enquête; elle nous a fourni tout ce qu'elle pouvait fournir dans les conditions où nous étions placés.

Que nous enseigne-t-elle lorsque nous nous proposons de recommander des lectures à la jeunesse?

1° Cette banalité qu'on ne saurait établir les mêmes listes pour les garçons et pour les filles. En effet, à aucun degré, les genres préférés ne coïncident. A âge égal, les jeunes filles témoignent de plus de maturité que les garçons et se soucient davantage des problèmes psychologiques. Les garçons préfèrent toujours l'exploration du monde à l'exploration de l'âme, les romans d'action aux romans d'analyse.

2° Qu'il faut considérer les classes d'âge comme des notions fort relatives du point de vue mental. Les deux élèves les moins développés de la classe supérieure m'ont effectivement fourni des listes correspondant à celles d'élèves plus jeunes de deux ans, ceci malgré les leçons de littérature. Pour proposer à l'adolescent ce qui lui convient, il ne suffit donc pas d'établir des listes correspondant à son âge physique, il faut encore connaître son niveau mental.

3° Qu'en règle générale, c'est aux environs de 16 ans qu'on commence à s'intéresser aux lectures substantielles: littérature psychologique, études critiques, beaux-arts, ouvrages techniques.

4° Qu'une liste, même bien faite, n'est pas d'un grand secours pour un novice; elle peut le déconcerter par son abondance même et le laisser découragé à la suite de quelques mauvais choix.

5° Qu'il est surtout nécessaire de diriger les lectures des adolescents privés d'études supérieures.

*

On conçoit dès lors les difficultés de notre tâche. Peut-être attendiez-vous de moi que je les résolve et vous apporte la clef de tous ces problèmes. Je me suis borné à vous les exposer en vous présentant, en passant, quelques suggestions. Il s'agit là d'une œuvre de longue haleine et qu'on ne saurait accomplir à soi seul. Elle touche au problème de l'éducation en général et même, à mon point de vue, à celui de l'organisation sociale. De même que nous appelons de nos vœux un ordre économique assurant une juste répartition des biens matériels multipliés par l'essor de notre civilisation industrielle, nous devons souhaiter de voir les générations montantes mises au bénéfice de tous les avantages de la culture. Les études doivent être rendues accessibles à chacun et la sélection des élites — beaucoup plus sévère qu'aujourd'hui — doit être déterminée par les qualités propres de l'individu et non pas les possibilités financières de la famille.

Cela ne doit pas nous empêcher néanmoins d'examiner ce que nous pouvons faire dès maintenant et, notamment, d'établir une liste de lectures recommandables, même si cette solution reste très en deçà de ce que nous souhaiterions. De telles listes existent. Nous en avons à l'Ecole de commerce dues à M. Baillod, l'actuel directeur de la Bibliothèque de La Chaux-de-Fonds. Il y en a une pour les élèves du Gymnase; il y en a une à la Bibliothèque de la ville. Toutes trois comportent uniquement des noms d'auteurs et des titres. Pour les listes scolaires- cela suffit puisqu'elles peuvent être commentées par les professeurs. Mais une liste de bibliothèque devrait, me semble-t-il, comporter des indications plus complètes si l'on veut qu'elle atteigne pleinement son but. C'est une telle liste que j'aurais aimé pouvoir vous présenter aujourd'hui, mais on ne l'établit pas en quelques heures, ni même en quelques jours. La façon la plus pratique de la constituer serait de répartir le travail entre plusieurs collaborateurs de bonne volonté. On pourrait, par exemple, dresser d'abord une liste des meilleurs auteurs pour la jeunesse et pour l'adolescence, puis la remettre à tous ceux qui se déclareraient prêts à fournir un petit commentaire de quelques lignes sur ceux des ouvrages qu'ils connaissent. Un pointage permettrait une première répartition du travail. Puis il resterait à confier à chacun l'analyse d'un certain nombre d'ouvrages inconnus. Cette solution me paraît si logique que j'ai peine à croire qu'on ne l'ait pas appliquée déjà, et peut-être se trouvera-t-il quelqu'un parmi vous pour me dire que la liste souhaitée existe depuis longtemps quelque part. Si vraiment elle est introuvable, je serais volontiers prêt à dresser la liste préliminaire que les services de la Centrale d'éducation ouvrière pourrait reproduire et vous transmettre. Ce serait à vous ensuite d'organiser le travail ultérieur.

Mais une fois la liste idéale établie, il ne faudra pas s'en contenter, rien ne pouvant remplacer le contact direct, la causerie vivante, la discussion. Je crois que c'est le seul moyen vraiment

efficace de lutter, d'une part contre l'indifférennce des jeunes à l'égard des livres, d'autre part contre l'influence de ce qu'on appelle la mauvaise littérature.

Peut-être vous êtes-vous étonnés de ne pas m'avoir jusqu'ici entendu vitupérer les mauvais livres. Il y en a, certes, et beaucoup trop, mais ils ne me paraissent pas un danger aussi grave qu'on le dit. Il vaudrait mieux sans doute que les enfants qui ont déjà tant de peine à examiner correctement ne lussent que des ouvrages d'un style impeccable. La lecture, même passive, crée des automatismes, et ils trouvent suffisamment d'exemples déplorables dans la vie quotidienne — et notamment dans les articles sportifs de nos journaux — pour qu'ils n'aillent pas en puiser encore dans les livres. Mais si nous tenons à protéger au mieux notre langue, nous n'avons pas à faire de nos lecteurs de bons stylistes: c'est l'affaire de l'école. Quant à la formation morale des adolescents, elle ne dépend pas uniquement des lectures. Ce qui importe n'est pas *ce qu'on lit,* mais *ce qu'on est.* Tout repose sur la personnalité du lecteur et cette personnalité dépend au moins tout autant de l'éducation, du milieu social, que des tendances innées. Elevons bien nos enfants, nous pourrons les laisser vagabonder parmi les mauvais livres comme nous sommes obligés par la civilisation actuelle de les laisser subir les suggestions de la rue et des affiches de cinéma. Et n'oublions jamais que leur univers n'est pas le nôtre. A quoi bon leur offrir de beaux fruits quand ils sont encore incapables d'en goûter la saveur! A ce propos, je suis tombé par hasard sur une réflexion de M. Churchill que je ne résiste pas au plaisir de vous soumettre: « C'est une erreur de lire un trop grand nombre de bons livres lorsque l'on est encore très jeune. Quelqu'un me dit, un jour, avoir lu tous les livres qu'il importe de connaître. Mais, à l'épreuve, il se révéla en avoir lu beaucoup, mais n'en avoir éprouvé qu'une impression superficielle... Il est dommage de lire un livre prématurément. Seule, la première impression compte. Or, si elle est superficielle, le véritable profit de la lecture est à jamais perdu. Y revenir plus tard, cela peut être rebutant: le contact prématuré empêche la véritable connaissance. »

Cela est profondément juste, quoiqu'un peu trop absolu dans la conclusion. On peut revenir avec profit à un ouvrage et y trouver une immense joie et un enrichissement, même s'il n'a pas été compris au premier contact.

En conclusion, permettez-moi, Mesdames et Messieurs, de répéter qu'un seul grand principe doit nous guider lorsque nous prétendons diriger la lecture des jeunes: la *variété.* Toutes nos tentatives les meilleures pourront aboutir à l'échec si nous ne prenons pas garde de l'observer. On recommande, par exemple, de lire beaucoup les biographies des grands hommes et des bienfaiteurs de l'humanité. Vain conseil. A 15 ou 16 ans chaque adolescent porte avec lui son héros; ce qu'il cherche ce n'est pas un modèle, c'est

les moyens de s'éprouver. Offrons-les lui en lui proposant ce qu'il y a de meilleur dans tous les genres.

Il me reste, Mesdames et Messieurs, à vous remercier de votre attention et à souhaiter que cette esquisse suscite en vous maintes suggestions et objections. Si elle doit engendrer une discussion nourrie, j'aurai atteint mon but.

Un roman soviétique.

« J'aime », par Avdéenko.

L'histoire qu'on nous raconte, c'est la vie typique d'un jeune communiste russe. Il est né dans une famille d'ouvriers modèles, d'une force et d'une ardeur au travail exceptionnelles. Mais les conditions de vie telles qu'elles étaient sous l'ancien régime finissent par avoir raison de tant de vertu, de courage, d'amour familial. Nikanor, le vieux grand-père, qui avait construit avec passion, pour sa femme et ses enfants, la première bicoque des « Ravins-Pourris », devient fou. Il se met à boire. On commence à se battre. Les sentiments les plus purs tournent au poison sous l'action conjuguée de l'épuisement, de la faim, des accidents de travail, du tord-boyau. Le frère du héros, Kozma, qui apprend à lire et devient un révolutionnaire, perd d'abord un bras au laminoir, puis il est envoyé en Sibérie (il sera, plus tard, tué dans l'une des première émeutes de la révolution). Sa sœur se prostitue pour apporter un citron au grand-père fou, à la fin d'une journée de travail harrassant qui l'a laissée presque inconsciente. Les deux cadets meurent dans cet enfer où la mort est ressentie par le lecteur comme une véritable délivrance. Reste Sania, le héros, un enfant perdu. Il devient le coéquipier d'un voleur, pille les maisons, les trains... Une nuit, à la suite d'une rixe avec son chef, il gît blessé à côté de la voie ferrée. On le recueille à la Commune des anciens enfants vagabonds. Son âme y guérit autant que son corps, grâce aux bons traitements, à la confiance de l'éducateur, à l'amitié des camarades, à la liberté aussi qui lui est laissée. Lorsqu'il quitte cette maison, il sait qu'il deviendra un homme utile. Le voilà qui s'instruit avec acharnement, il devient mécanicien, conduit une locomotive et, dans un élan d'émulation et de camaraderie socialiste, il parvient, par des initiatives héroïques, à sauver plusieurs fois le rendement compromis des hauts fourneaux de Magnostroï. A la fin, il vit heureux, dans une maison ouvrière, il aime une jeune fille, il va avoir un enfant.

« J'aime » reste une épopée filmée. L'auteur est dominé par l'esthétique et la psychologie du cinéma. Davantage que les réussites de l'U.R.S.S. dans le domaine du film, un roman comme celui-ci montre que le cinéma est bien l'art par excellence de cette civili-